VII

LE THÈME DE « LA FORCE QUI SE DÉTRUIT ELLE-MÊME » (HOR., *Epod.* 16, 2) ET SES VARIATIONS CHEZ QUELQUES AUTEURS LATINS

PAR M. L'ABBÉ E. DUTOIT
Professeur au collège Saint-Michel, Fribourg

Dans ses célèbres imprécations, Camille, après avoir souhaité à Rome la guerre avec l'étranger, exprime le vœu — où éclatent plus terriblement sa colère et sa haine — que Rome soit elle-même, dans les guerres civiles, l'auteur de sa ruine :

> Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
> Et de ses propres mains déchire ses entrailles !

De ces deux images, très expressives, des malheurs de Rome, la seconde nous frappe moins. Nous sommes si habitués à l'expression de « guerres intestines » que sa hardiesse en est pour nous atténuée. Tandis que la première : « Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles ! » avec la vigoureuse évocation de cette cité qui met toute sa force à s'écraser sous ses murs, nous paraît plus originale et nous saisit plus.

Or, nous allons voir, en réunissant et commentant quelques textes, que Corneille a donné au vœu de Camille une couleur authentiquement romaine, qu'il a fait évoquer par son personnage les malheurs de Rome d'une façon qui était devenue familière aux auteurs latins. Ceux-ci, en effet, soit qu'ils parlent des guerres civiles, soit qu'ils tâchent de donner une idée saisissante de la décadence de Rome, répètent à l'envi, et sous des images diverses, que Rome est une force qui se détruit elle-même. Une telle conception, dira-t-on, s'imposait, elle était toute naturelle dans ces sortes de sujets. Mais encore faut-il, pour qu'une idée semblable finisse par être fidèlement éveillée par le même objet dans des esprits très divers, qu'elle ait été une fois fortement et heureusement formulée, au point de cristalliser autour d'elle les autres idées.

Le premier, à notre connaissance, qui ait conçu la formule-type, assez vigoureuse, assez nette pour frapper l'attention, c'est Horace, dans le deuxième vers de l'épode 16. « Voici, dit-il, qu'une seconde génération s'use dans les guerres civiles, *et Rome s'écroule d'elle-même par ses propres efforts.* »

... suis et ipsa Roma uiribus ruit.

Voilà, pour un patriote, un beau cri d'alarme et, pour un poète au début de sa carrière, une parfaite réussite. *Suis* est mis en relief par sa disjonction d'avec son substantif, par la postposition de la conjonction *et* et par le voisinage immédiat de *ipsa*. Placé ainsi en évidence, le réfléchi fait ressortir le paradoxe de l'écroulement de l'édifice romain provoqué non point par un choc extérieur, mais par une force qui agit du dedans, *suis uiribus*. A l'effet produit par la place de *suis* s'ajoute celui de l'allitération de la vibrante *r* : *R*oma ui*r*ibus *r*uit, qui évoque l'impression d'écroulement, de fracas. Mais ce qui donne encore du prix et du poids à la sentence, c'est le commentaire qui l'accompagne. Si Rome se détruit elle-même, pense Horace, c'est qu'une génération, celle de Pharsale, a commis une première faute ; la génération présente — *impia... deuoti sanguinis aetas* (v. 9) — en garde la souillure et en paie la rançon. Le crime appelle le crime, la violence — l'ὕβρις — entraîne la violence. Cette idée, très grecque[1], était familière à Horace. Elle est encore exprimée notamment dans l'épode 7 : *Quo, quo scelesti ruitis?* où il est fait mention d'une faute originelle, le meurtre de Rémus par Romulus.

Ainsi l'image de Rome qui se détruit elle-même n'a pas seulement, chez Horace, l'avantage d'être fortement exprimée, elle se charge d'une signification morale capable d'en faire une formule exemplaire, que d'autres auteurs s'exerceront dans la suite à varier et à renouveler.

Ce fut d'abord le cas, semble-t-il, de Properce dans l'élégie 15 du livre II. Cette élégie est une des plus hardiment épicuriennes du poète. « Oh ! s'écrie-t-il, en rappelant à Cynthie une *nox candida*, oh ! si nous n'avions tous d'autres désirs que de couler une pareille existence, que de rester étendus, accablés sous le poids du vin, il

1. Ἀντὶ δὲ πληγῆς φονίας φονίαν πληγὴν τινέτω (*Choeph.*, 312-313).

n'y aurait point d'armes cruelles ni de navires de guerre, les flots d'Actium ne rouleraient pas nos os (v. 41 et suiv.) :

nec totiens propriis circum oppugnata triumphis
lassa foret crinis soluere Roma suos. »

« Il est un mérite, certes, continue Properce, que la postérité pourra nous reconnaître : c'est que jamais nos orgies n'ont offensé un dieu[1] » (v. 47-48). « Rome, qu'assiègent de toutes parts, à coups répétés, ses propres triomphes » : « grande image, note M. Paganelli dans l'édition des Belles-Lettres, saisissante de relief et de justesse ; la guerre, la guerre civile est un suicide, et triompher, c'est mourir ». A vrai dire, le commentaire : « la guerre, la guerre civile... triompher, c'est mourir », généralise trop la pensée de Properce. La mention d'Actium, avec le *nostra ossa* d'un ton si personnel, le deuil de Rome, qui est celui d'une mère pleurant sur ses enfants, et enfin les vers 47 et 48 :

haec certe merito poterunt laudare minores :
laeserunt nullos pocula nostra deos,

tout nous dit que dans l'esprit du poète il ne s'agit ici que des guerres civiles, une impiété selon lui, comme pour Horace. C'est pour n'avoir pas assez nettement établi ce point que Rothstein, dans le commentaire de ce passage, se montre embarrassé à plus d'une reprise. Ainsi il néglige de faire une remarque — qui s'imposerait, pourtant — à propos du vers : *haec certe merito poterunt laudare minores* ; et au sujet du vers suivant : *laeserunt nullos pocula nostra deos*, il note que Properce fait allusion à Antoine, qui offensa les dieux romains en favorisant, par sa passion pour Cléopâtre, les dieux égyptiens. C'est aller chercher bien loin, assurément. Tandis que si nous nous rappelons ce qu'Horace dit des générations qui expient, dans les guerres civiles, le crime des générations précédentes — *impia perdemus deuoti sanguinis aetas* (*Epod.*, 16, 9) — on s'explique que Properce, en se tenant loin de la guerre, se flatte de ne pas offenser les dieux et de ne pas s'attirer les reproches de la postérité. Celle-ci n'aura pas à *expier* à cause de lui. Properce n'a fait que toucher au sujet de la guerre civile et cependant cela a suffi pour que sa pensée se révèle tout à fait conforme à celle

1. Traduction de Paganelli, *Properce, Élégies*, Paris, Les Belles-Lettres, 1929.

d'Horace. Nous savons, du reste, qu'au moment où il composait son deuxième livre d'élégies, il était entré dans le cercle de Mécène et partageait les préoccupations du poète des Odes et des Épodes[1].

Dès lors, pour revenir au vers qui nous intéresse : *nec totiens propriis circum oppugnata triumphis*, comment interpréter le mot *triumphi*? S'agit-il de triomphes comme celui par lequel Octave célébra, le 14 août 29, sa victoire d'Actium? Ou plutôt n'avons-nous pas là une de ces métonymies que Properce affectionne par recherche de la plus grande expressivité? Il dit, par exemple, dans le passage même qui nous occupe : *pocula nostra laeserunt*, pour *nos potando laesimus ;* et ailleurs : *nec bibit e gemma diuite nostra sitis* (III, 5, 4) ; *nec sit in Attalico mors mea nixa toro* (II, 13, 22), où *mors* signifie *corpus mortuum ; an poteris siccis mea fata reponere ocellis* (I, 17, 11), où *mea fata* signifie *cadauer*[2]. *Triumphi*, si notre interprétation est juste, équivaudrait donc à *triumphatores*. Marius, Sylla, Pompée, César, après avoir triomphé de l'ennemi du dehors, ont tourné leurs armes les uns contre les autres, mais c'est en réalité contre Rome qu'ils les ont tournées.

Il ne faut pas, cependant, que la découverte d'une métonymie nous fasse oublier d'admirer la beauté, la hardiesse de la formule trouvée par Properce. « Rome investie par ses propres triomphes » : il semble difficile de donner du malheur d'un État employant ses forces vives à se détruire une image plus évocatrice. Le vers se dégage même avec un tel éclat de l'élégie où il se trouve qu'on se demande si Properce n'aurait pas été amené par une réminiscence à faire plus brillant et plus frappant que le *suis et ipsa Roma uiribus ruit* d'Horace. On hésiterait à faire une telle supposition, si les deux vers, de sens si horatien, qui suivent immédiatement et de façon assez inattendue pour mettre les commentateurs dans l'embarras, ne donnaient à l'hypothèse une certaine vraisemblance.

Beaucoup moins personnelle, moins évocatrice est la variation que nous rencontrons plus tard chez Manilius, dans le livre I des *Astronomica*, achevé probablement entre les années 9 et 14 après J.-C.[3]. A la fin de ce livre, Manilius traite des comètes, annonciatrices de malheurs. « Elles présagent, dit-il, des révolutions, des invasions clandestines. Elles ont aussi annoncé les guerres civiles,

1. Voir Fr. Dornseiff, *Horaz und Properz*, *Philologus*, 87 (1932), p. 473-476.

2. Cf. Sven Lilliedahl, *Florusstudien*, Leipzig, 1928, p. 53 et suiv. : « abstractum pro concreto ».

3. Voir van Wageningen, art. *Manilius*, dans *Pauly-Wissowa*, XIV, 1116.

Pharsale, Philippes. » Et à propos des plaines de Philippes, confondues, comme il arrive fréquemment chez les poètes, avec celle de Pharsale[1], Manilius dit ceci (v. 910-913) :

> Vixque etiam sicca miles Romanus harena
> ossa uirum lacerosque prius superastitit artus,
> imperiumque suis conflixit uiribus ipsum,
> perque patris pater Augustus uestigia uicit.

Ce qui frappe ici, c'est que Manilius a glissé sa formule — *imperiumque suis conflixit uiribus ipsum* — dans un développement dont elle rompt l'unité. Dans les vers 910 et 911, en effet, il est dit que les Romains de Philippes ont combattu sur le sol où périrent les Romains de Pharsale, et, dans le vers 913, qu'Auguste a mis ses pas dans les pas de son père adoptif : cela fait évidemment un tout. Le vers 912 : *imperiumque suis...* s'insère dans le développement comme un cliché.

Mais voici, cette fois, un poème consacré exclusivement à la guerre civile. Il ne s'agit pas encore de la *Pharsale*, que nous citerons tout à l'heure, mais bien du *Bellum ciuile* inséré par Pétrone dans son *Satiricon*. Ce fragment d'épopée est une réplique à l'adresse de Lucain. Mais il semble qu'il n'y faille voir aucun dessein de parodie. C'est l'impression qu'on a en le lisant sans être prévenu, et Heinz Stubbe, dans un supplément du *Philologus* de 1933, sous le titre : *Die Verseinlagen im Petron*, a appuyé cette impression par de solides arguments. Ces vers ne visent qu'à présenter un essai de *Bellum ciuile* conforme aux exigences de l'épopée classique : interventions divines et récit évitant les précisions et l'aridité de l'histoire. Et si Pétrone imite Lucain en plus d'un endroit, il lui rend hommage et s'efforce de rivaliser avec un talent qu'il ne songe nullement à contester. Conformément à son principe, il s'abstient de toute précision historique en exposant les causes de la guerre civile. L'orgueil, l'ὕβρις romaine et la volonté de dieux jaloux : voilà, selon lui, l'origine du mal. C'est ce qui nous vaut ces deux vers prononcés par Pluton dans un discours à la Fortune ailée (v. 84 et 85) :

> Ipsa suas uires odit Romana iuuentus
> et quas struxit opes, male sustinet.

1. Cf. Lucain, VII, 860, édit. Bourgery et Ponchont, t. II (Paris, Les Belles-Lettres, 1929), avec la note.

C'est bien toujours le même thème, mais toute la force de la « sententia » est cette fois dans le mot *odit.* Pétrone enchérit : il ne s'agit plus seulement d'une force qui se détruit fatalement, les jeunes Romains détestent leur propre puissance. L'hyperbole, dépassant toute vraisemblance morale, rappelle celles que les rhéteurs inventaient dans leurs joutes oratoires. Le deuxième vers : *et quas struxit opes, male sustinet,* a été rapproché par Heinz Stubbe de Lucain, I, 81 : *in se magna ruunt.* Il eût été plus indiqué de rappeler la réponse que Lucain fait, dans les vers 70 et suivants du même chant, à la question : « Qui a arraché la paix à l'univers? » — « C'est l'enchaînement jaloux des destins, le droit refusé à ce qui s'élève de tenir longtemps, la lourde chute sous un poids excessif, Rome incapable de se soutenir : *nimioque graues sub pondere lapsus / nec se Roma ferens.* » Cette idée, si nous y prenons bien garde, enrichit notre thème d'un aspect nouveau. A l'image de la force qui se divise et se détruit en se divisant, se joint celle d'une grandeur qui ne peut plus se soutenir. Notre thème, dès lors, n'a plus seulement trait à la guerre civile, mais encore à la décadence de Rome. Extérieurement, la formule apparaît bien toujours comme une variation du vers d'Horace, mais au fond l'idée est nouvelle.

C'est ce qui apparaît déjà chez Tite-Live. On a dit justement que dans sa préface Tite-Live n'a pas encore, comme Ovide, le sentiment que la paix est assurée, il semble qu'il vive toujours dans une Rome déchirée par les guerres civiles[1]. Non seulement il observe que Rome souffre de sa propre grandeur — *ut iam magnitudine laboret sua* (§ 4) — mais, parlant de l'époque contemporaine, il constate que « les forces d'un peuple depuis longtemps souverain se détruisent elles-mêmes » — *haec noua, quibus iam pridem praeualentis populi uires se ipsae conficiunt* (ibid.). Même réflexion au livre VII, 29, 2 : *Quanta rerum moles! quotiens in extrema periculorum uentum, ut in hanc magnitudinem, quae uix sustinetur, erigi imperium posset!* « *Erigi* », « *uix sustinetur* » : de nouveau l'image de l'édifice que l'écroulement menace.

A ces réflexions de Tite-Live, Florus fait écho et dans une forme où l'imitation est manifeste (III, 12) : *ac nescio an satius fuerit populo Romano Sicilia et Africa contento fuisse, aut his etiam ipsis carere dominanti in Italia sua, quam eo magnitudinis crescere, ut*

1. A. Klotz, art. *Livius,* dans *Pauly-Wissowa,* XIII, 819.

uiribus suis conficeretur. On pourrait encore citer le mot que Claudien fait prononcer par la Ville éternelle privée de ses approvisionnements de blé par Gildon : « *Felicior essem / angustis opibus... Ipsa nocet moles* (*de bel. Gildon.* I, 105 et 108), sentence qui atteint le maximum de concision.

Mais revenons à Properce, qui, sur ce point encore, se trouve avoir créé une des formules les plus riches. En guise de conclusion à une déclamation contre le luxe, il prédit la ruine de Rome en ces termes (III, 13, 60) :

frangitur ipsa suis Roma superba bonis.

« Rome, la fière Rome, est brisée par sa propre grandeur. » Cette traduction de R. Pichon[1] a le mérite de mettre l'accent, comme il convient, sur le mot *superba*. L'orgueil, la démesure, l'ὕβρις est cause de ruine. *Vis consilii expers mole ruit sua* (Od. III, 4, 65) : cette sentence appliquée par Horace, l'ennemi juré de toute ὕβρις[2], à l'orgueil des Géants, me semble le meilleur commentaire que l'on puisse joindre au vers de Properce.

Ainsi, au terme de cette étude, où nous ne prétendons nullement avoir relevé tous les textes capables de nous intéresser, nous retrouvons la maxime qui expliquait aux yeux des Romains qui réfléchissaient la décadence de Rome et le fléau héréditaire de la guerre civile : la force qui recourt à la violence ou s'accroît jusqu'à engendrer l'orgueil se détruit elle-même. La maxime, rappelons-le, est grecque. Toute la sagesse du μηδὲν ἄγαν, avec les graves notions de l'ἄτη et de la Némésis vengeresse, s'y exprime. Solon en faisait déjà l'application à la vie politique quand il disait aux Athéniens (fr. 5, 9-10) : « L'orgueil engendre la violence, dès qu'une grande prospérité s'attache à des hommes qui n'ont pas un esprit de mesure. » Et c'est l'enseignement qui se dégageait à chaque instant des odes de Pindare, des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Que l'histoire de Rome ait été éclairée à l'aide d'une telle maxime, et avec tant de constance, nous montre une fois de plus combien les Romains ont su s'approprier ce qu'il y avait de plus substantiel dans l'éthique grecque. Est-ce qu'Auguste lui-même, quand il

1. *Histoire de la littérature latine*, Paris, Hachette, 1919, p. 401.
2. Voir Fr. Klingner, *Gedanken über Horaz*, *Die Antike*, V (1929), p. 23-44, surtout p. 42.

recommandait de ne pas continuer à étendre les limites de l'empire, n'obéissait pas aussi au μηδὲν ἄγαν? (Tac., *Ann.*, I, 11).

Chez Horace et chez Properce, les sentences s'imposent à l'attention à la fois par la vigueur de l'expression et la richesse du contenu. Dans la suite, elles nous intéressent surtout comme variations littéraires d'un même motif. Tel est le sort de beaucoup de pensées une fois heureusement exprimées et qui se vident, à l'usage, de leur contenu, même quand l'expression est renouvelée. Dans cette sorte de dépouillement, la rhétorique et la déclamation jouent un rôle fatal.

A propos de Properce, les deux vers que nous avons cités de lui nous le montrent comme un véritable inventeur de formules denses et évocatrices. On parle beaucoup de l'influence exercée sur lui par la rhétorique : peut-être y aurait-il lieu d'insister tout autant sur l'émulation qu'a pu susciter chez les rhéteurs un poète qui trouvait si facilement les « sententiae » les plus heureuses.

Quant au fait que les auteurs latins ont si volontiers repris la formule de « la force qui se détruit elle-même » pour l'appliquer à l'histoire de Rome, il faut sans doute, pour une part, l'expliquer par la faveur qu'obtiennent les énoncés sous la forme de ce qu'on a appelé en stylistique l'oxymore. L'apparence contradictoire de ces énoncés, la sorte d'énigme qu'ils proposent à l'esprit sont bien faites pour frapper et les fixer dans la mémoire. Aurait-on tout oublié des vers de Victor Hugo, que l'on pourrait encore citer le fameux : « On était vaincu par sa conquête ». Or, on le sait, l'oxymore a fleuri dans les écoles de déclamation et dans la littérature influencée par la rhétorique. Un rhéteur, Musa, n'en vint-il pas un jour à parler du naufrage de la mer? (*Suas.*, I, 13). Pétrone, dans les 296 vers que comprend son *Bellum ciuile*, n'offre pas moins de douze exemples d'oxymore[1]. Notre thème lui-même appliqué, non plus, comme on l'a vu, à la destinée de Rome, mais aux héros des guerres civiles, a engendré encore toutes sortes d'oxymores. Lucain, par exemple, dit de César (III, 79) : *Perdidit o qualem uincendo plura triumphum* ! Il dit à Pompée et ses fils (VI, 817-818) : « *Europam, miseri, Libyamque Asiamque timete : / distribuit tumulos uestris Fortuna triumphis.* » Cette opposition *triumphus-tumulus* a eu du succès. Saint Ambroise, exaltant l'héroïsme d'Éléazar, l'ex-

1. Cf. H. Stubbe, *op. cit.*, p. 84.

primera un jour sous cette forme hardie : *suo est sepultus triumpho* (*De Off. ministr.*, I, 40, 198).

Il appartenait pourtant à un fervent admirateur de Rome, à Rutilius Namatianus, de trouver à notre thème la variation la plus ingénieuse, et sous la forme d'un oxymore qui pourrait nous faire penser au « Qui mortem nostram moriendo destruxit » de la liturgie pascale. « Tu reçois, dit Namatianus à l'Empire, tu reçois une force nouvelle de ce qui détruit les autres royaumes : la loi de la résurrection est de trouver dans ses malheurs un principe d'accroissement. »

Illud te reparat quod cetera regna resoluit :
ordo renascendi est crescere posse malis.
(*De reditu suo*, 139-140.)

Cette formule n'est-elle pas en quelque sorte l'envers de notre thème et ne représente-t-elle pas la revanche de l'optimisme romain contre la Némésis grecque?

E. DUTOIT.

VIII

TIBÈRE ET LA GAULE

PAR ALBERT GRENIER
Professeur au Collège de France

M. Tenney Frank a récemment attiré l'attention sur la crise financière qui a sévi en Italie sous le règne de Tibère[1] et obligé l'empereur à prendre, en l'année 33, certaines mesures destinées à en pallier les effets[2].

Les propriétaires italiens, vendant en masse leurs domaines, avaient déterminé un avilissement considérable de la propriété foncière. Ils préféraient conserver la majeure partie de leur fortune en argent liquide qu'ils prêtaient à gros intérêt. On remit

1. *The financial crisis of 33 A. D.*, dans *American Journal of Philology*, LVI, 4, 1935, p. 336-341.
2. Tac., *Ann.*, VI, 22 et suiv. (éd. Goelzer; autres éditions, 16).